

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



L'exil, entre terre et mer : le mouvement dans Les litanies de l'Île-aux-Chiens de Françoise Enguehard

Juliette Valcke

Volume 18, numéro 2, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085067ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3539>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Valcke, J. (2021). L'exil, entre terre et mer : le mouvement dans Les litanies de l'Île-aux-Chiens de Françoise Enguehard. *Voix plurielles*, 18(2), 245–260.
<https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3539>

Résumé de l'article

Originaire de l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon, Françoise Enguehard vit actuellement à Terre-Neuve, soit à une dizaine de milles marins de son lieu de naissance. C'est dans son amour pour celui-ci et dans la volonté d'accomplir un devoir de mémoire à l'égard des générations futures qu'elle a puisé l'inspiration pour *Les litanies de l'Île-aux-Chiens* (1999), roman dans lequel elle fait revivre ses grands-parents, Victor et Marie-Joseph Lemétayer, partis de Bretagne en 1899 dans l'espoir de trouver une vie meilleure à Saint-Pierre. Le présent article vise à montrer que ce roman, par son exploitation du motif du mouvement, participe pleinement de l'histoire littéraire transatlantique, qui repose elle-même sur l'idée de rencontres et d'échanges provoqués par la migration. Multifforme, ce motif se retrouve en effet au cœur même de l'intrigue tout en exerçant son empreinte sur d'autres aspects de l'œuvre ; paratexte, structure, thématique, procédés stylistiques en sont notamment tributaires, parachevant cette poétique de la mouvance si particulière de l'auteure saint-pierraise.

© Juliette Valcke, 2021



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'exil, entre terre et mer :
le mouvement dans *Les litanies de l'Île-aux-Chiens* de Françoise Enguehard

Juliette Valcke, Université Mount Saint Vincent

Depuis quelques années, un nouvel angle d'étude s'est fait jour dans le domaine de la littérature d'expression française afin de répondre à la nécessité de plus en plus grande de réaligner l'histoire littéraire, encore trop souvent envisagée selon le point de vue national. Dans un monde où la francophonie n'a jamais autant affirmé sa diversité et sa volonté de se décentraliser, et alors que les « littératures mineures », « littératures de l'exiguïté » ou « voix subalternes »¹ se démarquent par leur vitalité et leur originalité, il était en effet nécessaire de définir de nouveaux moyens d'analyse qui dépassent les cadres traditionnels. La perspective transatlantique, plus large, vise à satisfaire ce besoin tout en participant du « retour au réel », comme le souligne Jean-Marc Moura à la suite de Terry Eagleton, « [retour] en l'occurrence à des cultures et des littératures marquées par le colonialisme, liées à l'ethnicité, et, dans une mesure qu'il reste à évaluer, au genre » (Moura 195). Différente des modèles proposés par la « littérature-monde » articulés en fonction de l'opposition entre le centre et la périphérie (218), plus inclusive et couvrant une période plus large que le courant issu des travaux de Fernand Braudel sur l'« Atlantique blanc » (seizième et dix-septième siècles) ou ceux de Paul Gilroy sur l'« Atlantique noir » (dix-huitième et vingtième siècles), cette nouvelle perspective en histoire littéraire s'intéresse à « la genèse des œuvres, la trajectoire des auteurs ainsi que les circulations et jeux d'influence entre Atlantique nord et sud, blanc, noir, dans les principaux domaines concernés : les lettres anglophones, francophones, hispanophones, lusophones et néerlandophones, sans omettre les éléments créolophones des Caraïbes » (Laborie, Moura et Parizet 8). L'idée de rencontres et d'échanges provoqués par le mouvement et la migration est donc fondamentale à l'histoire littéraire transatlantique qui, de ce fait, s'affiche comme transnationale et transculturelle, « ni européenne, ni américaine, ni africaine » (11). C'est en ce sens que l'archipel français de Saint-Pierre-et-Miquelon, « a tiny, anomalous territory » (Marshall 133)² situé au large des côtes canadiennes, y joue un rôle.

Malgré une histoire mouvementée et une culture originale, cette « collectivité d'outre-mer », selon l'appellation officielle courante, reste méconnue tant des Français que des Nord-Américains et se voit trop souvent négligée des chercheurs en littérature et en histoire. Constituée

de huit îles, elle représente pourtant un espace curieux, à la fois infiniment singulier et infiniment connecté, comme le sont beaucoup de mondes insulaires : « a point on a map, an interior that is enclosed and bounded, an *intension*, as it were, but [also] networked, traversed by multiple lines, extensive » (Marshall 109-110)³. Un « point » situé ainsi au centre d'échanges et de mouvements quasi incessants depuis les six derniers siècles, et qui fut lui-même l'objet d'« échanges » répétés entre l'Angleterre et la France jusqu'en 1815, date à laquelle il devint officiellement territoire français. « Français », certainement en grande partie, mais avec des caractéristiques toutes particulières et une identité distincte.

D'une superficie d'environ deux cent quarante kilomètres carrés, Saint-Pierre-et-Miquelon baigne dans l'Atlantique Nord à vingt kilomètres au sud des côtes de Terre-Neuve et plus de trois mille neuf cents kilomètres du port de Nantes, d'où sont partis bon nombre de ses premiers habitants. À la fois terre d'Europe et d'Amérique, mais ni tout à fait l'une, ni tout à fait l'autre, ce petit « caillou » isolé sur la route transatlantique a construit son histoire et son identité sur des migrations et des exils. Qu'il s'agisse des Béothuks et Mi'kmaq de passage attirés par ses eaux poissonneuses, des Acadiens venus s'y réfugier lors du Grand Dérangement du dix-huitième siècle ou des Basques, Bretons et Normands venus y pratiquer la pêche à la morue (Geistdoerfer et Guyotjeannin 9), les différentes vagues d'arrivants jouaient leur survie sur le pari du mouvement : mouvement vers l'archipel d'abord puis, une fois sur place, mouvements liés au rythme de la pêche sur le Grand Banc ou le « French Shore » de Terre-Neuve. Avant-poste stratégique situé en tête de pont du continent nord-américain tant convoité, il compte parmi les « pièces du grand échiquier maritime français » (Cabantous, Lespagnol et Péron 27) et se voit par conséquent doté d'établissements permanents dès le dix-septième siècle (Geistdoerfer et Guillotjeannin 9-10). Le climat difficile, le sol peu fertile et le peu de perspective professionnelle hormis la pêche, à l'origine, et plus tard le tourisme, ont cependant de tout temps poussé une partie de ses habitants à renoncer à l'archipel pour retourner dans leur pays d'origine ou émigrer ailleurs. De nos jours encore, les études supérieures ou la réussite professionnelle passent le plus souvent, pour les natifs de l'endroit, par l'émigration vers le Canada atlantique ou la France métropolitaine. Exil et migration font ainsi partie de l'histoire et de l'identité même des habitants de l'archipel, au même titre que leur amour/haine pour l'océan nourricier et mortifère qui leur permet cette mouvance, et que leurs racines basques, bretonnes ou acadiennes, une hybridité identitaire qui se manifeste dans la culture unique de l'archipel et dont le modeste corpus littéraire, peu étudié⁴, se fait le reflet à

divers degrés. L'œuvre de l'auteure saint-pierraise Françoise Enguehard (1957-), née Reux, s'avère à cet égard particulièrement significative.

Si les nuances et ambivalences de cette identité îlienne marquée par le mouvement et la mer représentent l'assise sur laquelle Enguehard a établi l'ensemble de son œuvre littéraire, elles prennent toutefois des teintes particulièrement intéressantes dans *Les litanies de l'Île-aux-Chiens* (1999), ouvrage récompensé du prix Livre & Mer Henri-Queffelec en 2001 et qui a nécessité des années de recherche de la part de son auteure. Désireuse de mieux saisir ses origines de même que l'histoire de l'archipel, celle-ci a en effet longuement interrogé sources familiales et archives historiques pour proposer avec ce texte une œuvre « frictionnelle », pour reprendre le terme proposé par Ottmar Ette pour désigner les œuvres unissant faits et fiction (168), qui retrace le parcours de ses arrière-grands-parents, Marie-Joseph Ménard et Victor Lemétayer, partis de Bretagne en 1899 pour s'installer à Saint-Pierre-et-Miquelon. Le lecteur y découvre ainsi la version romancée de cet exil auquel le couple a consenti dans l'espoir de trouver une vie non seulement « meilleure », mais aussi et surtout plus conforme au caractère nomade de Victor. Nous verrons dans cet article que c'est précisément la façon dont le motif du mouvement y est exploité qui fait la richesse des *Litanies de l'Île-aux-Chiens*. Multiforme, il se retrouve en effet au cœur même de l'intrigue tout en exerçant son empreinte sur d'autres aspects de l'œuvre ; paratexte, structure, thématique, procédés stylistiques en sont notamment tributaires, parachevant cette poétique de la mouvance si particulière qui fait la marque de l'auteure saint-pierraise.

Devoir de mémoire, mouvement et dualités

« Un voyage de découverte » (5) : c'est par cette métaphore qu'Enguehard décrit dans ses remerciements liminaires l'effort de recherche collectif fourni par la famille Lemétayer-Reux pour trouver les archives nécessaires à l'écriture des *Litanies de l'Île-aux-Chiens*. D'entrée de jeu, Enguehard envisage ainsi son œuvre sous la perspective de l'« itérologie » de Michel Butor, science, « étroitement liée à la littérature, des déplacements humains » et dont un aspect concerne la « fonction métaphorique fondamentale du voyage dans tout ce qui est lecture et corrélativement écriture » (Butor 7). Selon l'essayiste français, en effet, « si la lecture est déjà traversée, [...] l'écriture, toujours lecture en transformation, l'est nécessairement davantage » (19). De fait, l'entreprise de recherche-écriture d'Enguehard constituait bien pour l'auteure et sa famille une traversée en ce sens qu'elle proposait de partir à la découverte d'un monde inconnu, celui de la vie

menée par ses ancêtres en Bretagne, à Saint-Pierre-et-Miquelon et à Terre-Neuve plus d'un siècle auparavant, un monde effacé de la mémoire collective par un « mutisme de bon ton » (8) typiquement saint-pierrais ; comme l'explique en effet l'auteure, « dans [sa] famille, et chez les gens de l'île en général, on ne se raconte pas » (8). Persuadée que « le quotidien d'alors était peuplé de héros tranquilles » (7), elle brise cette tradition de silence afin de « préserver l'histoire » (8) pour les générations futures. Par conséquent, comme le souligne Bill Marshall, « we are most certainly in the realm of the labour of that internalised sense of *le devoir de mémoire* described by Pierre Nora, provoked by the fading of *histoire-mémoire* that coerces each individual and group to redefine their identity and become their own historian »⁵ (130). Par l'écriture de ce roman, Enguehard se meut ainsi dans le temps et l'espace afin de se réapproprier son histoire et celle de sa communauté.

Le topos du mouvement – aspect identitaire fondamental, rappelons-le, de l'archipel – constitue la pierre d'angle du roman. Il se perçoit tout d'abord du point de vue de l'organisation du texte, qui prend la forme d'allers-retours temporels entre la vieillesse de Marie-Joseph et les différentes périodes de sa vie ; celles-ci, réparties chronologiquement en treize chapitres, sont en effet regroupées en trois sections, chacune s'ouvrant sur une litanie récitée par Marie-Joseph, alors âgée d'environ soixante ans, et l'un de ses petits-enfants. Bien que, chaque fois, ce soit la vue de l'enfant endormi qui provoque l'analepse et déclenche en Marie-Joseph les réminiscences de sa vie avec Victor, le processus mémoriel ne se pare d'aucune douceur, bien au contraire : le souvenir de l'exil de son pays d'origine et de son établissement à Saint-Pierre n'est alors pour la vieille femme que synonyme de douleur : « Il lui semble que, depuis le jour où elle a, pour la première fois, tourné le dos à la ferme et dépassé les limites de cette cour, sa vie n'a été qu'une interminable suite de séparations et d'arrachements » (21). Pour Marie-Joseph, fille de paysans bretons qui n'était jamais sortie du village de Trébédan avant son mariage, la migration à Saint-Pierre-et-Miquelon se résume à une expérience traumatique alors que Victor n'y voit dès le début qu'une occasion d'épanouissement.

Le motif du mouvement alimente ainsi une dualité systémique qui régit l'ensemble de l'univers romanesque des *Litanies*. À la base de ce système se retrouve l'opposition mobilité/immobilité, qui se transpose aux dichotomies mer/terre, nomadisme/sédentarité, Saint-Pierre/Bretagne et, ultimement, Victor/Marie-Joseph. Les personnalités des époux s'opposent en effet sur bien des plans : Victor, « toujours par routes et par chemins » (32) quand il habite avec

ses parents, ne rêve que d'évasion et de mouvement. Audacieux, entreprenant, il n'hésite pas à prendre des risques et à innover, comme en témoignent les principales étapes de sa vie : son départ de Bretagne, son engagement comme marin sur le Grand Banc et bien sûr son établissement à Saint-Pierre-et-Miquelon où il pense trouver un monde plus ouvert, « a form of modernity not available in the interior of Brittany » (Marshall 130)⁶. Une fois sur place, il continue sur sa lancée, investissant ses économies de plusieurs années dans l'achat d'une terre à l'Île-aux-Chiens, puis, après s'être rendu compte de la dureté de la vie de pêcheur sur le Banc et le « French Shore » de Terre-Neuve, s'établissant à son compte comme « petit pêcheur » avant d'ouvrir une épicerie pour laquelle il établit des échanges commerciaux avec les marchands d'Halifax. « Fasciné par le modernisme » (325), comprenant qu'il faut « aller plus loin, plus vite [et] entrer dans son siècle » (325), il devient l'un des premiers habitants de l'archipel à acheter un moteur pour son doris et place ses profits à la banque, contrairement aux habitudes des marins saint-pierrais. Travailleur, mais capable également de « se ménager un peu de plaisir pour rendre la vie plus gaie » (344), la nouveauté le stimule, l'action et le changement le transportent.

À l'opposé, Marie-Joseph reste les deux pieds sur terre ; prudente et méfiante face à la nouveauté, économe parfois jusqu'à la radinerie – elle se montre ainsi réticente face à « cette coutume du crédit [qu'elle doit] appliquer dans sa boutique » (302) –, elle préfère les traditions bretonnes aux habitudes locales. En tout, et jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne, elle favorise la terre à la mer : « soucieuse de retrouver, même au bout du monde, une routine réconfortante » (216), elle cultive son jardin, élève des animaux à la façon de ses parents et fait même venir de Bretagne une galetière. De la sorte, « le menu à sa table est celui de toutes les fermes du pays gallo, sans aucune concession au monde marin qui entoure le jeune couple » (215). Fidèle à ses racines, elle entretient également une conception de la richesse héritée de ses ancêtres : « Marie-Joseph, en bonne Bretonne, ne reconnaît pas, comme son mari, les vertus des banques. [...] Dans son raisonnement à elle, avoir de quoi, ce n'est pas avoir de l'argent en banque que nul ne peut ni ne doit soupçonner, c'est avoir des terrains, des maisons, des graves, des prés dont chacun pourra dire, préférablement avec envie : 'C'est aux Métayer !' » (320). Pour elle, la stabilité et le concret l'emportent sur l'innovation et le rêve.

L'exil comportant en outre des significations fondamentalement différentes pour Victor et Marie-Joseph – transplantation traumatique pour l'une, accomplissement personnel et seconde naissance pour l'autre –, le mouvement en lui-même devient une entité tantôt positive, tantôt

négative qui varie en fonction des deux personnages principaux. De cette perception par conséquent très individuelle découle, dans le roman, la pluralité des représentations de l'océan, dont l'essence même procède du mouvement, et de l'espace maritime. Dès le début de l'œuvre, ces divergences sont flagrantes.

Bien que le point de vue narratif soit celui de Marie-Joseph pour l'ensemble du roman, avec les litanies qui encadrent et déclenchent les différents moments du récit, les premiers chapitres présentent plutôt l'expérience de Victor Lemétayer durant les années où il effectue plusieurs allers-retours entre la Bretagne et Saint-Pierre afin de gagner sa vie comme pêcheur et ainsi convaincre Marie-Joseph de le suivre dans l'archipel, plus précisément sur l'Île-aux-Chiens. Né au sein d'une famille de métayers, il n'a connu jusque-là que la vie typique des paysans, une vie comme celle de son père, « Breton de l'intérieur [qui] ignore tout de la face océane de sa campagne » (25). Travail de la terre, métairie familiale et traditions sont toutefois pour le jeune homme synonymes d'étouffement, celui qu'il connaîtrait si, optant pour l'immobilisme, il restait sur la terre ancestrale. Déjà la maison familiale aux murs épais l'opprime : « Par la meurtrière qui tient lieu de fenêtre [...] ne pénètre que la misérable lueur de l'aube hivernale. La salle est sombre, le mur autour de l'âtre, noir de suie, le sol en terre battue, noir aussi. [...] Chaque matin, au saut du lit, il se prend à étouffer dans cette obscurité omniprésente et à rêver d'espace et de lumière » (28-30). Au sens propre comme au sens figuré, il considère en effet qu'« il n'y a aucun horizon sur ces terres [...] ». Il n'y a aucun défi dans une vie qui se limite aux alentours de Trébédan [...], aucune nouveauté dans le travail répétitif de la ferme, aucune possibilité de prouver quoi que ce soit, aucune ouverture sur le monde, aucune liberté. À dix-huit ans, Victor veut plus que ce destin sans gloire ; il rêve d'espace, d'indépendance, de nouveauté » (26). L'anaphore montre ici à quel point l'immobilité bretonne représente pour lui non la stabilité, ce qui est le cas pour Marie-Joseph, mais la stagnation.

À l'inverse, le mouvement lié à la mer s'avère pour le jeune homme essentiellement positif et valorisant ; c'est le mouvement qui permet le dépassement de soi, l'accomplissement personnel et par là une forme de promotion identitaire : « Simple paysan breton au printemps, il sera [en automne] devenu Terre-Neuvas. Flotte déjà autour de lui un irrésistible parfum d'aventure » (34-35). Il pourra alors partager les sentiments du « pisteur » Joseph Coudray, chargé de trouver un équipage pour le voilier terre-neuvas *L'Aimé*, pour qui la rudesse du métier de pêcheur – il compare même cela à de l'esclavage (42) – ne peut l'emporter sur « l'amour de la mer, le sentiment fugace de liberté lorsque, sur le Banc, on est seul avec Dieu, l'ivresse ressentie face aux éléments

déchaînés mais vaincus » (37). Noirceur, étouffement et servitude contre lumière, liberté et puissance : « Entre la terre et la mer, son choix est fait » (27). Il sera de ces « jeunes paysans se métamorphosant en pêcheurs et en marins tentant de tirer profit des campagnes de pêche à Terre-Neuve » (Landry 232).

Dans l'esprit de Marie-Joseph, par contre, la mer et l'espace maritime constituent des entités menaçantes et imprévisibles, loin du monde rassurant de la Bretagne qu'elle leur a sacrifiées. Comme une métaphore de ce sacrifice, l'armoire traditionnelle reçue en cadeau de noces de ses parents devra rester en Bretagne, les conditions du voyage transatlantique ne permettant d'apporter qu'un minimum de « barda » sur le bateau. Ce dernier laisse par ailleurs présager le pire pour Marie-Joseph quand elle le voit à quai : noir et menaçant, il semble « rempli de korrigans et autres esprits maléfiques des histoires bretonnes » (190). Effectivement, dès la première houle, la jeune femme « pass[e] à un teint jaunâtre, annonciateur de grand mal de mer » (195). Incapable de supporter le mouvement incessant du bateau, elle passe le voyage enfermée dans sa cabine, prostrée, sans voir quoi que ce soit de l'océan qu'elle traverse, alors que Victor ne cesse de se promener sur le pont et de parcourir le navire en tous sens ; là encore, l'opposition immobilisme/mouvement est flagrante.

Si l'arrivée dans l'archipel, plus calme, délivre la jeune femme de ses nausées, le décor qu'elle découvre alors ne lui enlève pas ses appréhensions : « Partout, elle ne voit que de la neige et de la roche. Si les falaises de porphyre rouge de Saint-Pierre, garnies d'une maigre végétation, ressemblent beaucoup au littoral breton, elles n'ont rien à voir avec le paysage dinannais [de l'intérieur des terres] et Marie-Joseph est horrifiée » (201). La perception des époux et leur façon d'envisager leur environnement sont ainsi profondément différentes : là où Marie-Joseph ne voit que froid et grisaille, Victor, admirant les mouvements de la neige, retrouve un décor qui le réjouit ; pour lui, « les bérets basques qui tombent en virevoltant donnent au paysage un cachet accueillant » (201). Le monde maritime et même les fonds de l'Atlantique constituent effectivement pour lui un espace familier et même complice, puisqu'ils lui ont littéralement ouvert la voie vers une vie nouvelle, et il s'y reconnaît aussi bien, sinon mieux, que dans la campagne dinannaise de son enfance. Il a en effet vite constaté, comme le lui explique Joseph Coudray lors de la première traversée, que

sous l'eau, [...] c'est comme sur la terre ferme : des vallées, des montagnes, des grandes plaines, des courants qui sont un peu comme des rivières. L'Atlantique, c'est une longue vallée et à l'approche de l'Amérique se dresse un premier pic, tout

seul au milieu de l'immensité : c'est le Bonnet Flamand. Une centaine de milles plus loin se dresse une énorme chaîne de montagnes – c'est l'accore du Banc –, le bord du plateau qu'on appelle le *Grand Banc*. (64)

Espace terrien inversé, l'océan s'inscrit toutefois, à la différence du continent, comme le lieu de l'imprévisible et du danger – encore une fois, du mouvement –, où l'élément liquide se personnifie parfois en monstre cruel, générateur de douleurs tant physiques que morales. Lors d'une sortie en mer de *L'Aimé*, alors que, novice, il travaille à « décoller » la morue dans le fond du bateau, Victor est brusquement sorti de son hébétéude :

Le vent est en train de tourner brutalement. [...] Dégrisé, l'équipage comprend que le danger guette. Écume et embruns recouvrent tout le monde ; les vagues qui entrent par les dalots balaient le pont [...]. Victor, toute sa fatigue envolée, observe le terrifiant spectacle : la mer est en furie, les lames se creusent sans cesse davantage et les goélettes encore au mouillage sautent comme des bouchons sur ces montagnes liquides. [...] Les lames s'abattent sur le pont, faisant trembler le navire d'un bout à l'autre en un lent sanglot qui secoue *L'Aimé* de la proue à la poupe. [...] Pendant des heures, au milieu d'un univers déchaîné, la voix unie des marins lutte seule contre la furie du vent hurlant dans la mâture et contre les assauts répétés de l'océan, priant le ciel de les protéger, futile effort, semble-t-il, dans un monde devenu impitoyable. (82-84)

En effet, une fois le calme revenu, le capitaine du bateau ne peut que constater que l'un de ses doris, avec deux hommes à bord, est perdu. Le motif de la tempête et de la mort ponctue ainsi le roman de ses naufrages et catastrophes. Ces rançons exigées par l'océan en contrepartie de ses richesses ne causent cependant aucun regret à Victor qui aime cette existence où il se trouve « exposé aux éléments mais libre » (87).

Paysanne dans l'âme, Marie-Joseph peine quant à elle à s'habituer à la vie dans l'archipel, où tout gravite autour de la pêche et de la mer. Elle voit même dans la morue, dont elle refusera toujours de goûter la chair, une rivale omniprésente, plus dangereuse qu'une femme : « Elle sent le poisson partout, comme si cette odeur était à jamais imprégnée dans le bois des maisons et la terre battue des rues. Elle en conçoit un dégoût profond et permanent pour cette morue après laquelle les hommes courent sans relâche, cette morue qui s'apprête à lui voler son mari » (210). Elle ne parviendra jamais à se défaire de cette rancœur, de cette jalousie presque féminine, pas plus que d'un autre mal contracté dès les premières semaines et qui la rongera toute sa vie : les rhumatismes. En effet, « le froid intense, en ce printemps 1899, le vent, l'air glacial du large s'étaient montrés des agresseurs de taille contre lesquels la forte constitution de Marie-Joseph

n'avait rien pu » (217) ; l'océan, dont le mouvement l'avait déjà terrassée lors de la traversée, la contraint ainsi une nouvelle fois à l'immobilité.

Son nouvel environnement maritime lui dévoile toutefois, en même temps que les luttes qu'il provoque et même à cause d'elles, une richesse dont elle bénéficiera toute sa vie : « elle avait découvert que l'entraide n'était pas un vain mot à l'Île-aux-Chiens ; ces gens, qui ne la connaissaient pour ainsi dire pas, se relayaient pour s'occuper d'elle » (217) en l'absence de son mari, parti pêcher sur le Grand Banc. Si la solidarité des îliens lui procure de tout temps un réconfort qui l'aide à supporter son déracinement, Marie-Joseph en arrive aussi graduellement à mieux comprendre, à défaut d'apprécier, l'univers instable qui l'entoure :

À Saint-Pierre-et-Miquelon, le bonheur, elle l'avait vite compris, devait se prendre au vol, sans hésitation. On ne savait jamais de quoi serait fait le lendemain. Une tempête, un coup de vent, un naufrage pouvaient, en un instant, balayer le quotidien, jetant sa déferlante de désespoir là où, la veille, le rire était roi. À cet égard, la vie sur le bord de mer était bien différente de la vie à l'intérieur des terres, où les jours passaient dans une immuable uniformité. Dans l'archipel, tout était en perpétuel mouvement et la vie soufflait au même rythme que le vent : imprévisible, avec ses sautes d'humeur, ses rafales et ses caresses. (223-224)

Ainsi, après quelques années dans l'archipel, elle saisit mieux les signes et le rythme de l'espace maritime, sans pour autant faire corps avec lui ni qu'il fasse partie de son identité. En effet, l'expérience de Marie-Joseph demeure longtemps celle de la « liminalité », pour reprendre le terme par lequel Arnold Van Gennep qualifie la deuxième étape du rite de passage ; séparée de sa famille et de son pays d'origine, elle n'est plus tout à fait bretonne, mais ne se sent pas non plus encore véritablement îlienne. Elle reste écartelée entre deux mondes.

Paradoxalement, c'est un séjour en Bretagne avec Victor et leurs trois premiers enfants, en 1904-1905, qui marque pour elle le début d'une adaptation plus franche à Saint-Pierre-et-Miquelon. En effet, ce retour au pays natal ne provoque pas en elle la joie escomptée :

Le retour au pays, elle en a tant rêvé ! Pourtant, en apercevant, dans la grisaille, les fortifications de Saint-Malo, en s'approchant de ces quais sur lesquels elle avait dû, cinq ans plus tôt, s'arracher à sa famille, elle n'a rien ressenti. [...] Assise très inconfortablement dans la charrette, Marie-Joseph regarde le paysage, autrefois si familier, et cherche vainement à se réjouir d'être enfin de retour au pays. (264)

Si elle est néanmoins heureuse de revoir ses parents, ceux-ci peinent à reconnaître leur fille dans cette femme vieillie qui descend de la charrette et leur ressentiment face à Victor, non seulement coupable de leur avoir enlevé leur fille mais aussi de l'avoir mal soignée, gâche leurs retrouvailles. Les mois suivants n'arrangent rien, au contraire ; la promiscuité avec ses parents lui pèse,

l'humidité et la noirceur de la Bretagne en hiver la dérangent, de même que « l'inconfort de la ferme, la saleté des murs où une suie centenaire est incrustée à vie, les planchers de terre battue, toutes ces petites choses que son Victor avait toujours détestées mais qui lui paraissaient autrefois acceptables » (268). Bref, « le monde auquel elle a eu tant de mal à s'arracher lui paraît aujourd'hui insupportable » (274) et elle n'aspire plus qu'à reprendre la route atlantique pour retourner sur l'île, « ce qui la surprend un peu » (273).

Ce retour en Bretagne crée ainsi chez elle une gêne à la fois morale et physique s'identifiant à la dysnostie, néologisme par lequel Irène Chassaing désigne « le malaise à la fois social et identitaire qui touche le ou les revenants ainsi que la communauté vers laquelle ils retournent. La dysnostie est un dysfonctionnement du retour, qui ne parvient pas, malgré sa mise en pratique, à se réaliser pleinement, et que manifestent des conflits d'une violence parfois extrême » (246). De fait, le séjour des Lemétayer se termine par une demande des Ménard qui provoque un véritable drame : se sentant vieillir, peinant à effectuer les tâches quotidiennes, le vieux couple désire garder l'une de ses petites-filles avec lui. Bien que cette demande ne représente rien d'extraordinaire en Bretagne ou même à l'île, elle signifie dans ce cas-ci qu'un océan séparerait les Lemétayer de leur fille, qu'ils ne verraient donc pas grandir. L'océan, encore une fois, est responsable d'un arrachement. Marie-Joseph et Victor s'inclineront finalement et laisseront derrière eux Florentine, alors âgée de deux ans et demi. Le jour du départ, déchirée, la jeune mère monte dans la charrette sans même embrasser ses parents. Elle ne reviendra jamais en Bretagne.

La mer, apanage du diable

Bien que Marie-Joseph éprouve un soulagement réel à retrouver l'Île-aux-Chiens où ses amies et sa maison l'attendent, elle y renoue également avec sa méfiance instinctive à l'égard du monde maritime, perpétuellement inquiète de voir son mari s'aventurer sur des eaux qui lui semblent depuis toujours abandonnées du Ciel lui-même : « Elle avait aussi remarqué que le Christ en croix qui dominait le cimetière tournait le dos à la mer, enveloppant plutôt de son regard bienveillant les maisons de l'île et la rade de Saint-Pierre. Était-ce le signe qu'Il ne pouvait rien pour les pêcheurs livrés à la merci des vagues ? L'idée la faisait frissonner » (220). Comme on le constate à plusieurs reprises dans le roman, le monde maritime entourant Marie-Joseph participe en effet du domaine du diable et des esprits maléfiques plus que de celui de Dieu, ainsi qu'elle en avait eu la prémonition à son départ de Bretagne, quand l'image d'un monstre empli de

« korrigans » s'était imposée en elle à la vue du bateau qui l'attendait pour l'emmener à Saint-Pierre. Des années plus tard, elle éprouve un effroi semblable devant le moteur dont Victor équipe son bateau, innovation dont il est très fier ; alors que son mari n'y voit que le moyen d'une plus grande mobilité, heureux « de s'élancer en rade tôt le matin, devançant tous ses copains, [et d'être] le premier bateau arrivé aux meilleurs endroits, le premier revenu à terre avec son chargement » (328), Marie-Joseph apparente le moteur en marche à une « machine du Diable [...] lancée comme un cheval au galop » (328). Cette première impression confine à la prescience puisque peu de temps après, à la suite d'une fausse manœuvre, Victor heurte violemment la manivelle qui, comme mue par une volonté perverse, « tourne sans s'inquiéter des ravages qu'elle cause ». (330). Victor en perd l'usage du genou et, après plusieurs mois de souffrances, meurt d'urémie à l'âge de quarante-six ans, laissant Marie-Joseph seule avec six enfants.

Même le cimetière, perpétuellement livré aux assauts maritimes, évoque un lieu en perdition où la mer et le vent se font instruments du diable. Sans plus de respect pour les vivants que pour les morts, ils étouffent en effet jusqu'aux prières du prêtre et se livrent à un ballet infernal avec les vêtements sacerdotaux :

Ici, tout au bord de l'océan, à l'extrême limite de la végétation, les morts sont couchés à la merci des flots. Le grondement de l'océan est tel, en ce début de tempête automnale, que l'on a peine à entendre les prières de monsieur le curé. Les enfants de chœur, dont les soutanes et les surplis se gonflent et se déploient en un rythme diabolique, ont du mal à tenir debout (288-289).

Le temps n'effacera pas cette impression. Même après trente-cinq ans dans l'archipel, les sons, les lumières et le vent que son mari aimait tant n'évoquent toujours pour Marie-Joseph que maléfices et menaces infernales :

La brume est tombée avec le soir, recouvrant tout. Dans cette noirceur, le son de la corne à brume ressemble à un râle sans fin et la lumière intermittente des phares de l'île et de Galantry évoque le tic diabolique de quelque mauvais esprit. [...] Elle souffle la lampe, écoute le ressac, le bruit des vagues dans la passe du Suet, le son lugubre de cette corne à brume à laquelle jamais elle n'a pu s'habituer (19-20).

De la même manière, comme si elle n'était plus une création de Dieu mais une créature du diable, la nature s'acharne à détruire la maison de Marie-Joseph, alors que celle-ci, trop vieille pour demeurer seule sur l'Île-aux-Chiens, est partie habiter avec sa fille à Saint-Pierre. Point d'ancrage de sa famille et seul réconfort de Marie-Joseph durant toutes ces années, lieu où son mari lui était rendu après ses voyages de pêche, où ses enfants sont nés et où deux d'entre eux ainsi que Victor sont morts, le nid familial constitue le seul élément de sa vie outre-mer dont elle a toujours goûté

les avantages. Victor était fier de cette demeure « parce qu'elle était à l'opposé de ce qu'ils connaissaient tous deux en Bretagne. Dans cette coquette demeure de bois [...], les parquets remplaçaient la terre battue, de grandes fenêtres se riaient des meurtrières, le bois gardait au chaud ceux que la pierre bretonne avait si souvent transis et, à l'étage, des chambres offraient un bel espace intime et le confort de vrais grands lits » (20). Refuge qui les protégeait, elle et sa famille, des intempéries, sa maison représente depuis toujours la stabilité mais, isolée sur l'Île-aux-Chiens, elle est d'entretien difficile pour la vieille femme. Marie-Joseph se résigne par conséquent à la quitter, un départ qu'elle vit comme un nouvel exil : « Elle se revoit, en 1899, sur le *Château-Lafitte*, regardant Saint-Malo, puis la Bretagne, puis la France disparaître dans le lointain. En ce moment, elle ressent la même douleur, le même déchirement » (395). Une fois désertée par ses habitants, abandonnée, la demeure familiale rend les armes face à la dureté maritime et perd jusqu'à son essence. Comme un bateau, en effet, elle « est en train de faire naufrage » (412), attaquée par les éléments comme par des vandales :

L'humidité puis le gel se fauillent à l'intérieur. Installés, ils se mettent à la tâche : lino qui se soulève, bois qui pourrit, papier peint rempli de cloques ; les travaux de sape sont entamés. À l'occasion d'une tempête plus forte que les autres, le vent se taille une entrée, par un châssis ou par le panneau de cave, et se met à l'ouvrage. Vite, il fait claquer les portes du buffet, qui éventuellement se brisent, il arrache les rideaux qui pendaient encore aux fenêtres puis, pressé d'en finir, il trouve un moyen pour ressortir, trouvant un interstice à agrandir. [...] Il fait une première brèche dans un châssis, invitant la pluie, la grêle, puis la neige à prendre leurs aises. (412)

Terre et mer : une dualité réunie

Malgré tout, alors que Marie-Joseph décline, une réconciliation avec son environnement se produit enfin en elle, symbolisée par le mariage harmonieux des odeurs de terre et de mer :

Par la fenêtre ouverte, Marie-Joseph sent la bonne odeur du dehors. Elle respire à pleins poumons et ferme les yeux. Une odeur de goémon – la mer est basse – se mêle à celle de la terre des jardins qu'on vient de retourner. La chaleur humide du terreau, les effluves des premières plantes – pissenlits, boutons d'or –, de l'herbe qui épaissit le long des chemins et autour de la maison forment un parfum entêtant et évocateur. Un peu en retrait, arrive aussi l'odeur des capelans qui ont presque fini de sécher. (410-411)

Terrienne devenue insulaire, elle reconnaît et apprécie alors son identité hybride ; comme Carmen Boustani le souligne à propos d'Andrée Chédid, elle admet finalement que « les racines qui comptent sont celles qui se tissent à travers l'existence, qui n'attachent pas, ne séparent pas » (39), des racines nomades qui permettent de s'adapter à un nouvel environnement sans renier l'ancien.

Même l'expression de ses souvenirs montre une adhésion sereine à ses racines maintenant plurielles. C'est en effet par l'utilisation de métaphores maritimes qu'elle exprime le souvenir de ce que provoquait en elle le retour de Victor en Bretagne, après ses premières campagnes de pêche : « Elle se retrouve dans le chemin creux près de la ferme. [...] Tout à coup, il apparaît au détour du chemin creux et elle sent, jusqu'au creux de son lit d'agonisante, son cœur se gonfler comme les voiles d'un navire à l'approche de l'Atlantique » (420).

Conclusion

Espace façonné par des échanges entre trois continents, le monde atlantique se retrouve au cœur d'œuvres littéraires multiples et diverses, mais où la question de la mobilité demeure prépondérante. Comme le souligne en effet Yves Clavaron, « la traversée atlantique est fondatrice du roman par la thématique qu'elle implique, mais aussi par les structures qu'elle suppose et par la poétique qu'elle déploie » (« Pour un roman transatlantique », 13). En ce sens, si le roman transatlantique tend souvent « à revenir scruter la blessure toujours ouverte de l'esclavage et de la traite » (8), il aborde également d'autres histoires de migrations qui complètent le portrait de l'Atlantique littéraire. Comme je l'ai montré dans cet article, *Les litanies de l'Île-aux-Chiens* participe de cet ensemble ; récit de la migration des arrière-grands-parents de Françoise Enguehard à Saint-Pierre-et-Miquelon, l'œuvre présente en effet une poétique du mouvement liée à l'espace atlantique qui se manifeste tant du point de vue structurel que thématique. Son aspect multiforme se reflète également dans les conséquences de l'exil sur les personnages, conséquences qui, si elles semblent d'abord discordantes, permettent ultimement une nouvelle caractérisation identitaire. L'évolution du personnage de Marie-Joseph l'illustre bien : il lui faut presque soixante ans dans l'archipel pour permettre enfin en elle la rencontre de la terre avec la mer. Par conséquent, avec ce roman, Enguehard atteint son but initial de transmettre « à [ses] enfants et petits-enfants » (8) le souvenir de leurs origines, de leur dualité. De fait, le roman se termine par une forme de mise en abyme qui souligne l'enclenchement du processus mémoriel puisque, quelques jours avant sa mort, Marie-Joseph apprend la naissance de sa première arrière-petite-fille, Françoise Reux, celle-là même qui racontera son histoire.

Le second roman d'Enguehard, *L'archipel du docteur Thomas* (2009), se développe sur les mêmes prémices que le premier : devoir de mémoire, mobilité et accomplissement personnel. Toutefois, alors que, dans *Les litanies de l'Île-aux-Chiens*, le mouvement qui permettait

l'accomplissement, s'effectuait du continent européen vers l'archipel, il se produit cette fois en sens inverse, soit de Saint-Pierre-et-Miquelon vers la France. On constate cependant que, bien qu'une centaine d'années sépare les deux traversées, la finalité de chacune reste fondamentalement la même : quitter un environnement étouffant – cette fois, l'archipel – pour s'épanouir dans un autre lieu. En effet, comme un reflet d'Enguehard elle-même, le personnage principal de *L'archipel du docteur Thomas* est forcé de s'exiler pour accomplir son désir d'écriture et par là son devoir de mémoire. Nous constatons ainsi que pour l'auteure expatriée à Terre-Neuve comme pour les personnages de ses romans, le mouvement favorise la plénitude ; dans les deux cas, pour reprendre les mots de Dany Laferrière, « L'exil vaut le voyage ».

Bibliographie

- Boustani, Carmen. « Le liban d'Andrée Chédid ». *Multi-culture, multi-écriture. La voix migrante au féminin en France et au Canada*. Dir. Lucie Lequin et Maïr Verthuy. Paris : Harmattan, 1996. 31-40.
- Butor, Michel. « Le voyage et l'écriture ». *Romantisme* 4 (1972). 4-19.
- Cabantous, Alain, André Lespagnol et Françoise Péron. *Les Français, la terre et la mer. XIII^e-XX^e siècle*. Paris : Fayard, 2005.
- Chassaing, Irène. *Dysnostie. Le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine*. Québec : PU de Laval, 2019.
- Clavaron, Yves. « Globalisation, transculturalité et afropolitanisme ». *Vers une histoire littéraire transatlantique*. Dir. Jean-Claude Laborie, Jean-Marc Moura et Sylvie Parizet. Paris : Classiques Garnier, 2018. 198-209.
- . « Pour un roman transatlantique en contexte postcolonial ». SFLGC bibliothèque comparatiste, 2019. 1-9.
<https://sflgc.org/acte/clavaron-yves-pour-un-roman-transatlantique-en-contexte-postcolonial/>. Consulté le 8 mars 2021.
- Clavaron, Yves et Jean-Marc Moura. *Histoire des lettres transatlantiques. Les relations littéraires Afrique-Amériques*. Bécherel : Les Perséides, coll. « Le monde Atlantique », 2017.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari. *Mille Plateaux. Capitalisme et Schizophrénie 2*. Paris : Minuit, 1980.
- Enguehard, Françoise. *L'archipel du docteur Thomas*. Sudbury : Prise de parole, 2009.

- . *Les litanies de l'Île-aux-Chiens*. Sudbury : Prise de parole, 2006 [Éditions d'Acadie, 1999].
- Ette, Ottmar. *ZwischenWeltenSchreiben. Literaturen ohne festen Wohnsitz*. Berlin : Kulturverlag Kadmos, 2005.
- Geistdoerfer, Aliette et Olivier Guyotjeannin. *Saint-Pierre et Miquelon. Vivre ou mourir*. Lorient : Maisons de la Mer, 1993.
- Gilroy, Paul. *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*. Cambridge, Mass. : Harvard UP, 1993.
- Laborie, Jean-Claude, Jean-Marc Moura et Sylvie Parizet. « Introduction ». *Vers une histoire littéraire transatlantique*. Dir. Jean-Claude Laborie, Jean-Marc Moura et Sylvie Parizet. Paris : Classiques Garnier, 2018. 7-20.
- Laferrière, Dany. *L'exil vaut le voyage*. Montréal : Boréal, 2020.
- Landry, Nicolas. « Étude du risque dans la vie maritime autour de Saint-Pierre-et-Miquelon 1817-1948 ». *Newfoundland and Labrador Studies* 34.2 (2019). 231-270.
- Leroy, Yves. *Les onze mille vierges ; récits des îles de Saint-Pierre et Miquelon*. Brest : Palaren, 1998.
- Marshall, Bill. *The French Atlantic. Travels in Culture and History*. Liverpool: Liverpool UP, 2009.
- Moura, Jean-Marc. « L'Atlantique littéraire : perspectives théoriques sur la constitution d'un espace translinguistique ». *L'Atlantique littéraire. Perspectives théoriques sur la constitution d'un espace translinguistique*. Dir. Jean-Marc Moura et Véronique Porra, Hildesheim : Olms, 2015. 195-226.
- Paré, François. *Les littératures de l'exiguïté*. Ottawa : Le Nordir, 2001 [1992].
- Van Gennep, Arnold. *Les rites de passage*. Paris : Picard, 2011 [1909].

Notes

¹ Sur ces concepts, voir Deleuze et Guattari ; et Paré. Robert Viau et Cécilia Francis mentionnent les « voix subalternes » dans l'appel à communications du colloque de l'APLAQA 2021 « Voix subalternes et créa(c)tives. Explorer l'inventivité de la marge francophone ». <https://www.unb.ca/fredericton/arts/departments/francais/aplaqa/>. Consulté le 25 février 2021.

² « Un territoire minuscule, anormal » (je traduis).

³ « Un point sur une carte, un intérieur qui est fermé et borné, une *intension*, pour ainsi dire, mais aussi en réseau, traversé par de multiples lignes, extensif » (je traduis).

⁴ Voir entre autres le chapitre « Frontiers and Islands at Saint-Pierre et Miquelon » (*The French Atlantic*, p. 96-133), dans lequel Bill Marshall survole quelques œuvres littéraires des vingtième et vingt-et-unième siècles. Le sociologue Yves Leroy s'est également penché sur le sujet dans *Les onze mille vierges*.

⁵ « Nous sommes certainement dans le domaine du travail de ce sens intériorisé du *devoir de mémoire* décrit par Pierre Nora, provoqué par la disparition de l'histoire-mémoire qui contraint chaque individu et groupe à redéfinir leur identité et à devenir leur propre historien » (je traduis).

⁶ « Une forme de modernité inaccessible à l'intérieur de la Bretagne » (je traduis).